

## *Jules DELHAISE*



Photo : © J-L Geoffroy.

**Par Dominique Hiffe**

1986

*Service du Livre Luxembourgeois*



**S'attacher à évoquer ou analyser l'œuvre d'un homme est souvent chose périlleuse.**

**Et même si chacun conçoit aisément qu'une touche importante de subjectivité entrera toujours dans la composition d'un tel tableau, nous pouvons assurer le lecteur que nous lui éviterons tout panégyrique excessif.**



## ***Biographie***

C'est toujours avec plus de terre de notre Famenne collée à ses chaussures que Jules Delhaise avance dans ses romans. Et bien loin de considérer cette charge comme un fardeau, il en revendique fièrement la propriété. Qu'il s'agisse de ses récits historiques ou de ses histoires contemporaines, toujours restent en toile de fond nos collines et nos forêts, nos vallons et nos rivières, nos plaines et nos grottes.

Contraint, pour autant qu'un père vis-à-vis de ses enfants puisse l'être, à choisir l'œuvre la plus aboutie, Jules Delhaise cite «*Les mambours*» mais aimerait aussi citer «*Des larmes pour la gloire*» sans oublier «*Mais la grotte est toujours là*». Comme par hasard, il s'agit là exclusivement de son cycle historique...Hasard?

Jules Delhaise est né à Rochefort en 1922. Après ses humanités à l'École Moyenne de Rochefort puis à l'Athénée Royal de Dinant, il entre à la SNCB, à Rochefort puis à Jemelle.

Jeune cheminot employé par la Société Nationale des Chemins de Fer, Jules Delhaise a devant lui une voie -sans jeu de mot facile- toute tracée. C'est clair, il gravira, un à un, les échelons de la profession.

Sans doute jaloux de ce que l'on tente de lui voler son imprévu, le destin frappera et un grave accident mettra un terme à ce cheminement.

Loin de l'abattre, son inactivité momentanée et forcée ouvrira à cet homme cultivé d'autres perspectives et lui offrira l'occasion d'écrire.

La poésie dialectale et les pièces de théâtre en wallon seront les premiers éléments de sa production. Les gens qui ont connu cette époque évoquent toujours ces souvenirs de revues et de comédies musicales jouées à la salle du Dynamo de On avec un énorme plaisir rétrospectif.

Il passera toute sa vie professionnelle au service des Chemins de Fer belges où il terminera sa carrière en qualité de chef de la Représentation commerciale de Liège.

À la retraite depuis 1985, on pourrait imaginer, comme il l'a sans doute fait lui-même, que sa production littéraire allait être plus abondante. Mais l'intérêt que cet humaniste porte à tant de choses fait que l'écriture reste pour lui un plaisir et non une contrainte.

Jules Delhaise a reçu la Médaille d'Argent (prix de Belgique) 1988 au concours du cercle international de la Culture et des Arts Français (CIPAF), ainsi que la Médaille d'Or (Prix André Pourtier) en 1989.

L'auteur est décédé le 23 mai 2013.

## ***Bibliographie***

Romans :

a) Cycle *Gloire du prince et grandeur du peuple*.

- *Les Mambours*, Petitpas, Bomal, 1974, épuisé.
- *Mais la grotte est toujours là*, La Dryade, Virton, 1980.
- *Des larmes pour la gloire*, La Dryade, Virton, 1988.
- *Thérèse*, Éditions de La Joyeuserie, 1996.
- *Le foie de Prométhée*, Éditions 47, Virton, 2001.

b) Cycle *Collines et rivières*.

- *Les apprentis sorciers*, La Pensée Universelle, Paris, 1977, épuisé
- *L'automne d'Émile*, La Dryade, Virton, 1984.
- *L'héritage*, en préparation.

Poésie :

- *Chansons prolétariennes*, inédit.
- *Saquants fleûrs di nosse pachi*, chez l'auteur, 1993.

Humour :

- *La souris lustrée*, quatrains humoristiques, chez l'auteur.





## *Choix de textes et lectures*

### *Les Mambours.*

Évocation historique.

La famille de Rochefort au pouvoir à Liège de 1364 à 1408.

Luttes et passions, violences et cruautés, diplomatie et trahison sont les fils qui constituent la trame de cet ouvrage.

Jules Delhaise évoque dans ce petit volume de quelque cent cinquante pages une des périodes les plus troublées de l'histoire de la Principauté de Liège entre 1364 et 1408. À l'époque, une famille noble de Rochefort, tragiquement marquée par le destin, si elle fut portée aux plus hauts honneurs par la frénétique ambition de quelques-uns des siens, a régné sur Liège. Les mambours, commis par le chapitre cathédral de Saint-Lambert, gouvernaient la principauté durant la vacance du siège épiscopal. Quelques personnages pittoresques, hauts en couleurs, traversent ces pages au flamboiement de leur épée ou dans l'atmosphère feutrée de la diplomatie.

Pierre DEMEUSE

Ici, la langue de Jules Delhaise se révèle riche, précise et souvent incisive. Sa verve, particulièrement dans la description du caractère des personnages, est plaisante. Son souci du détail et de la vérité historique est constant. Qu'on en juge d'après l'extrait suivant

*Roulements de tambours, sonneries de trompes!*

*En formation impeccable, le Serment des Arbalétriers offrait à la foule liégeoise le spectacle encourageant d'une troupe d'élite à l'équipement ultra-moderne. Les hauts de chausses rouges, les genouillères*

*métalliques, les sombres cottes de mailles, les casques en acier poli, tout avait le brillant et la netteté des grandes parades militaires.*

*De fait, les arbalétriers paraient, sensibles qu'ils étaient au caractère honorifique de leur mission : escorter la splendeur d'orfèvrerie mosane qui était à la fois le centre, l'origine et la cause de tout le cortège : la châsse de Saint Lambert. Au complet, les chapitres de St Barthélémy, de St-Pierre, de St-Martin, de St-Paul, de Ste-Croix, de St-Jean l'Évangéliste et de St-Denis entouraient le précieux coffret en argent ciselé. Deux cents surplis immaculés dressaient ainsi autour du reliquaire une barrière de ferveur et de vénération.*

*Enfin, venait le dais sous lequel Englebert de la Marck, mitré d'or, scandait d'amples mouvements de crosse une démarche solennelle et autoritaire, bien digne d'un homme investi en même temps du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle.*

*Autour de lui, une centaine de seigneurs, long manteau de laine sur l'épaule, élégance, distinction et majesté, montaient une garde privilégiée, sans doute moins inspirée par l'idéal que par le souci des préséances et des prérogatives.*

*Et tout ce monde en marche avançait vers la cathédrale...»*

**(Les Mambours, p. 13)**

*La canicule incendiait le vaste plateau du Gerny. À perte de vue, de lourdes vagues blondes déferlaient vers l'Est, là où s'amorçaient les falaises surplombant Marloie et Hargimont. Devant le cavalier solitaire, rampait la dernière mesure – tout à l'écart – du village de Thys, construction informe aux murs de pisé et au toit de genêts, abri misérable autour duquel picoraient quelques poules et d'où sortaient, impérieux, le grognement d'un porc à l'appétit sans doute insatisfait. La bicoque n'avait, hormis la porte, aucune ouverture sur l'extérieur. Elle était*

*légèrement en contrebas de la route et, sur la gauche, un passage avait été ménagé dans la haie vive qui prolongeait la misérable construction : vraisemblablement, l'entrée d'un « courtil ».*

*Garçon de Famenne, Nicolas avait connu, depuis son enfance à Lessive, des centaines de demeures campagnardes. Il connaissait le pénible lot des villageois de la région et ne s'attendait pas à se voir offrir un festin, mais, quoi, un peu d'eau fraîche ne coûte rien !*

*L'âtre, soigneusement délimité par des galets de calcaire, un grabat de feuilles mortes dans un coin, un banc et une table dans l'autre, quelques chaudrons, deux écuelles, un couteau... C'était tout : mobilier, literie, vaisselle.*

*Nicolas franchit le passage dans la haie. Là-bas, au fond du jardin, un enfant de six à sept ans, accroupi sous les framboisiers et les groseilliers, faisait la cueillette en chantant. L'appel de Nicolas le surprit. D'un mouvement brusque, il se redressa et, aussitôt, piqua une tête vers l'avant.*

*— Ne t'enfuis pas !*

*Nicolas, sur place en quelques enjambées, réalisa soudain : l'enfant avait les pieds bots.*

*Quand on a bon cœur, c'est facile d'amadouer un enfant et puis, la pratique du patois peut abattre bien des barrières ! Les confidences venaient, pour ainsi dire, toutes seules, terribles dans leur simplicité. Le garçon était orphelin. Son père avait suivi quelques gars du village vers les marbrières, toutes proches, de Saint-Remy. Un jour, on l'avait retrouvé la tête écrasée, sous un bloc de rocher rouge et blanc...*

*— Ma mère est au marché à Rochefort : des œufs, du fromage de chèvres, nos framboises, nos groseilles, des fraises... Moi, je l'attends ici...*

*Et le regard de l'enfant glissait vers ses pieds difformes.*

*— Pourquoi avais-tu peur ?*

*— Je ne vous connais pas.*

***Les apprentis sorciers.***

Peinture de mœurs.

Itinéraires mouvementés et perturbés de héros contemporains vers l'âge adulte.

L'égoïsme, les hésitations, les erreurs, l'inadaptation autant que les aventures sentimentales et l'ambition désagrègent les couples, perturbent la vie de chacun des personnages.

Décor : Dinant, Waulsort, Namur, Transinne.

Personnages : Alain, Philippe, Françoise, Marcel, Cécile et Christine.

Tous ces jeunes gens se connaissent. Des liens de camaraderie, voire d'amitié existent entre eux. La vie va les séparer, les réunir, les éloigner encore, au rythme imposé par les événements.

En définitive, l'existence ne sera pas clémente pour la plupart d'entre eux, sauf ceux qui comme Philippe Davreux, ambitieux et habile, deviendront des personnes en vue, non sans laisser derrière eux des ruines.

Françoise, épouse trahie, sombre dans la neurasthénie. Marcel, également abandonné, va de déchéance en déchéance vers la folie. Cécile se libère des contraintes pour vivre sa vie et aboutit à un riche mariage. Christine, déçue par une aventure plutôt lamentable reporte toute son affection sur l'enfant de son frère.

Alain, qui a été le commentateur de plusieurs chapitres, trouve la mort au Congo, lors des troubles de 1960.

D'après Marcel COPAY

Jules Delhaise se campe ici en chirurgien des états d'âme de ses personnages. Ses mots sont des scalpels froids et sans complaisance.

Fantaisiste, indiscipliné, jouisseur et volage, il avait cru pouvoir réserver à l'épouse le multiple rôle d'amante, de complice, d'inspiratrice et de partenaire. Les qualités ménagères ne l'intéressaient que sporadiquement... Lorsqu'il était en peine d'un accessoire de toilette, par exemple.

Toutes ces considérations avaient infailliblement guidé Philippe vers le partage sentimental. Il n'aurait pu éviter de faire de Cécile sa maîtresse. Il ne pourrait jamais accorder à Françoise que l'estime du troufion pour son sergent -major.

\*

\* \*

*Les appels restant désespérément sans réponse, Philippe commençait à s'impatienter. Françoise ne l'avait pas habitué d'une telle désinvolture. Pourquoi les vêtements n'étaient-ils pas prêts? Pourquoi Françoise s'obstinait-elle à ne pas répondre?*

*Elle ne pouvait pas être en ville, cependant : l'heure du dîner était, pour elle, une chose sacrée et jamais elle ne s'attardait aux emplettes. Que se passait-il?*

— *Françoise! Françoise!!*

*Rien n'est déprimant comme l'écho d'une maison vide. Rien n'est goguenard et menaçant comme le silence des objets familiers lorsque nulle présence humaine n'apporte le rythme dans la maison.*

*Philippe trépignait. Vraiment, Françoise dépassait les bornes. Elle avait certainement manœuvré pour empêcher son mari de passer la soirée en ville ou, du moins, pour le mettre en retard (Ce dont Philippe avait horreur). Elle avait tout prémédité et devait savourer son triomphe.*

— *Françoise!*

*Rien dans la cuisine, rien dans le living. Personne dans le salon, personne dans la salle à manger. La bonne, elle-même, semblait avoir disparu. Était-ce pourtant bien son jour de sortie?*

— *Françoise!*

*Peut-être se reposait-elle dans sa chambre?*

*Philippe était absolument surexcité. Plus il réfléchissait à la situation, plus il était certain d'y trouver la preuve de la duplicité de sa femme. Les arguments affluaient à son esprit : Françoise lui envoyait ses succès*

*mondains, elle voulait le cloîtrer, elle cherchait à le rendre casanier. Elle prétendait monopoliser la compagnie de son mari. C'était abusif.*

— *Françoise!*

*Personne dans la chambre. Cette fois, Philippe était désorienté. Il avait brusquement fait irruption dans la pièce mais son élan s'était coupé net : la déception était absolument complète.*

*Le coûteux mobilier de chêne restait froid, austère, impénétrable. Le regard de Philippe balaya successivement le lit soigneusement orné, la haute garde-robe, les lourdes tentures de satin. Partout le même aspect, partout la même impression d'ordre, de propreté, de froideur.*

*Soudain, une tache claire sur la coiffeuse attira l'attention de Philippe. Une lettre!!*

— *Françoise!*

**(*Les apprentis sorciers*, pp. 128-129)**

### ***Mais la grotte est toujours là.***

Roman historique.

Conflits entre deux civilisations : la romaine et la celte. Eternel recommencement et étrange modernité de l'histoire.

Amours et haines, oppositions de mentalités en pays de Famenne sous l'impitoyable domination des légions de César. Mais sublimant et dépassant les souffrances, toujours demeure l'espoir.

...Guwat, le grand propriétaire foncier, le parvenu, vaguement collaborateur; Tiberius, son fils, romanisé jusque dans son âme – ou presque –; Walla, la jeune et fière Gauloise, qui aime Tibérius mais le méprise d'avoir trahi Sa race; Vitellus, le tribun romain, dont l'intelligence se limite à la défense des intérêts de son pays; Lucia, Sa fille, la belle, l'orgueilleuse Romaine...

Leurs réactions, leurs caractères assez nuancés, leurs dialogues aussi sont étonnamment modernes. Comme dans les tragédies antiques, nous

trouvons ici une grande unité, une grande simplicité dans l'action, étroitement liée au caractère des personnages.

C'est l'ambition de Tibérius qui le poussa à vouloir épouser Lucia et à rejoindre les rangs de l'armée romaine. C'est le goût de Guwat pour l'argent et le pouvoir qui lui fait suggérer au tribun romain la construction d'un oppidum au cœur de cette Famenne sauvage et si superficiellement soumise. C'est l'arrogance des soldats romains qui dresse contre eux la population du village et provoque le drame final».

Anne EGEDY-DEJAER

Roman à clefs («l'oppidum de la Famenne» – le Camp Albert Ier– est une réalité aujourd'hui), œuvre lyrique (les évocations de la nature et des paysages famennois bénéficient de riches palettes), démarche philosophique (l'éternel recommencement de l'histoire n'est pas qu'une formule), récit prémonitoire (la domination romaine ne peut qu'appeler une révolte gauloise), nous avons tout cela dans ce roman de Jules Delhaise.

*Le légionnaire qui se présenta à la ferme aux nones d'avril avait quelque chose d'étrange. Ce géant blond, aux épaules vastes et à la démarche pesante n'était manifestement pas né sur les bords du Tibre. Il s'exprimait péniblement en latin mais se montrait très à l'aise dès que l'on utilisait le langage du pays. De plus, si l'uniforme et les armes étaient rigoureusement authentiques, le couvre-chef ne pouvait manquer de surprendre. Au lieu du classique casque à cimier, l'inconnu portait une coiffe de bronze agrémentée de deux ailes métalliques stylisées.*

*À Guwat qui le questionnait, il avait précisé*

*— Je viens de Trèves et je suis envoyé par Vitellus.*

*Puis sans hésiter, il continua, en s'adressant au fils de la maison :*

*— Tu es sûrement Tiberius. Je t'apporte ceci*

*Et il tendit un minuscule coffret de bois d'olivier qu'il venait d'extraire de son havresac.*

*Le nom du centurion avait évidemment agi comme un irrésistible sésame et l'homme se retrouva illico, assis à la table de la grande salle, face à Guwat et à Tibérius.*

*Walla avait apporté une amphore d'hydromel et des gobelets. Dans sa cuisine, Garda s'affairait à confectionner une omelette destinée au visiteur.*

*L'indiscrétion bien connue des Gaulois jouait à plein et, mine de rien, chacun s'approchait, observant à la dérobée, le surprenant porteur de nouvelles. Tiberius, lui-même, semblait partager la curiosité générale et dévorait des yeux le messager de Vitellus.*

*Brusquement, Guwat laissa libre cours à sa colère. Après avoir martelé la table d'un coup de poing épouvantable, il se leva, traversa le vaste local et, bousculant à gauche, injuriant à droite, tirant par-ci, poussant par-là, expulsa proprement la valetaille en goguette. Cela fut si brutal que, prise dans un tourbillon, Walla se retrouva dans la cour de la ferme, avec les autres victimes de la subite colère patronale.»*

***(Mais la grotte est toujours là, pp. 104-105)***

*L'avantage de l'arme avait disparu. Garda, plus grande et plus forte, aurait pu se trouver en posture favorable, mais la course et les coups reçus l'avaient fortement handicapée. De plus, l'autre, rapide, hargneuse, féroce, multipliait les prises, accélérât les coups, frappait, griffait, mordait...*

*Au prix d'un suprême effort, Garda parvint à se dégager et à se remettre debout, croyant respirer.*

*Déjà, l'autre était devant elle, déchaînée, lui enserrant la groge dans les deux mains, en la poussant vers l'abîme...*

*Garda sentit venir la mort. Elle comprit qu'elle n'arriverait pas se dégager. Convulsivement, elle plongeait les mains dans l'abondante chevelure de l'assaillante, ses doigts se crispèrent et se nouèrent dans les tresses.*



*Un long hurlement déchira le silence lorsque, basculant dans le vide, les deux corps vinrent s'écraser sur les étocs dressés, là-bas, dans le ravin...*

*(Mais la grotte est toujours là, p. 150)*

### ***L'automne d'Émile.***

Roman tendre, intimiste et régionaliste.

Je lègue à la postérité une œuvre plus durable que l'airain disait le poète antique au contraire du héros de ce roman dont l'histoire finit sur l'inachevé.

L'automne d'Émile, c'est avant tout l'histoire de la retraite d'un cheminot dans un petit village qui, pour des gens de la région, a bien des traits communs avec On ou Jemelle. Avec grande simplicité, il parle de toutes ces petites choses qui font le pain quotidien d'Émile et de ses voisins. Il raconte avec humour toutes les difficultés que rencontre un « novice » pour construire un garage et les rapports qu'il peut avoir avec des gens plus instruits que lui. Au fil des pages, on retrouve des traces de l'activité professionnelle d'Émile, comme aussi l'évocation des vieux métiers aujourd'hui disparus.

C'est une histoire pleine de bon sens, de réflexion, de pudeur aussi pour parler de ce troisième âge que vit le héros qui rêve toujours de son passé.

Luxembourg Tourisme

Point d'envolées superbes, de tirades grandiloquentes ou de descriptions interminables. Mais des mots chaleureux pour parler de ces gens chaleureux, des idées simples exprimées par ces gens simples, des dialogues sincères dans la bouche de ces gens sincères.

*La surprise a littéralement coupé le souffle à notre Émile.*

*C'est vrai que le jeune enseignant-poète avait promis de lui offrir une de ses sculptures, mais, tout de même. Le brave garçon a poussé la délicatesse jusqu'à choisir l'œuvrette le mieux apte à émouvoir son vieux copain : les racines assemblées évoquent finement une silhouette de chat, les pattes tendues et l'échine bombée, dans une attitude à la fois typique et familière.*

— *C'est Fina!... N'est-ce pas Fernande?...*

*Émile savoure une joie peut-être assez puérile mais profondément sincère.*

*Fernande, elle, ne semble pas tellement enthousiaste. Il est vrai que, chez elle, le pratique triomphe de l'esthétique. C'est elle qui devra trouver l'endroit où loger ce nouveau bibelot et elle hésite encore : la cuisine (déjà encombrée) ou la « bonne chambre », ce temple des ménagères rurales ?*

\*

\* \*

— *Où peut-on encore trouver des poutres métalliques dans le village ? Les poutres dont il est question, ce sont les fers plats qui doivent supporter la voûte de la porte d'entrée en lieu et place du linteau traditionnel.*

*Les deux hommes ont avalé paisiblement la tasse de café offerte par Fernande et, sans même avoir dû se consulter, se retrouvent sur le chantier.*

*Ils progressent bien, ces travaux !*

*Les murs ont atteint une hauteur de deux mètres et, malgré leur modestie, donnent déjà une idée précise de ce que sera la construction : nette, soignée et d'un volume bien étudié. Deux ouvertures : la porte d'entrée ménagée dans le pignon de façade et, dans le mur latéral, la fenêtre dont le seuil attend sagement les éléments complémentaires.*

— *C'est vrai, maintenant on ne trouve plus grand-chose, ici. Tout doit être commandé d l'extérieur. Autre-fois, ce n'était pas la même chose.*

— *Les artisans étaient plus nombreux, n'est-ce pas ?*

— *En tout cas, dans chaque village, on trouvait les métiers indispensables à la vie agricole le charron, le sellier et, souvent, le meunier.*

— Vous n'oubliez pas le forgeron ?

— L'oublier !... mais c'est toute mon enfance ! Mes parents étaient les premiers voisins du marchau !

— Ah oui ?

— Bien sûr ! La forge était la-bas, au bord de la rivière, à l'entrée du village. L'endroit était bien choisi pour cercler les roues.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fallait de l'eau pour refroidir les bandages, parce qu'il fallait de la place pour ferrer les roues, parce qu'il fallait pouvoir installer le brasier.

— On utilisait une machine pour ferrer les roues ?

— Pas précisément, mais si vous voulez, allez faire un tour dans le coin. Vous verrez qu'il subsiste une dalle en pierre avec, scellé au centre, un anneau métallique.

— Et cette pierre servait au ferrage ?

— Oui. On disposait tout autour une série de tréteaux sur lesquels on couchait la roue. À l'anneau on accrochait un tendeur et une manivelle – un mécanisme de frein de chariot, quoi – et en serrant, on fixait solidement l'ensemble

— Et pour le bandage, comment faisait-on ?

— Le bandage avait été mesuré, coupé, courbé et soudé par le marchau (il y avait une cintreuse à la forge).

— C'est pour placer les bandages qu'il fallait les réchauffer ?

— Bien sûr ! Naturellement, on ne ferrait que lorsqu'il y avait, au moins, une dizaine de roues à équiper. On groupait les bandages sur la petite place, à côté de la forge, on les couvrait de fagots et hop !... une allumette... ça faisait une fameuse « blamée ».

— Et pour les retirer du feu ?

— Trois ou quatre hommes avec des crochets métalliques et puis, pour placer le bandage en bonne position sur la jante, de simples leviers avec une mâchoire en fer.

— Ca devait être gai ?

— Ce qui était gai, c'était d'entendre le marchau ! Ce qu'il pouvait s'énerver ! Le plus souvent, sa femme et sa fille étaient chargées de verser

*l'eau sur la roue pour la refroidir, une fois le bandage en place... Lorsqu'il faisait chaud, c'était plus expéditif... On dégageait la roue, le marchau la plaçait debout, l'empoignait par les rayons et, d'un seul coup, l'envoyait rouler dans la rivière.*

*Émile s'arrête mais ne songe même pas à effacer le sourire qui lui attendrit le visage. Il revoit la scène rurale avec ses composantes chargées d'une signification éternelle : le fer, le feu, le travail... la rivière, les champs, la vie...*

**(L'automne d'Émile, pp. 82-84)**

### ***Des larmes pour la gloire.***

Récit historique. Drames de dames au Grand Siècle.

Au milieu des désastres de ce siècle que d'aucuns disent «Grand», humbles et puissants tentent de se réaliser ou tout simplement de survivre, les uns dépendant plus ou moins des autres.

Dans la région d'Ambly, Behogne, Foy, Rochefort, à l'époque que l'on a qualifiée de «Grand Siècle», en gros la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle.

Au travers de l'histoire -avec un h minuscule- ce roman ouvre le contact avec la vie, chez nous, à cette époque de guerres où l'affrontement du catholicisme et du protestantisme se conjugue souvent avec des intérêts particuliers.

Trois héroïnes traversent ces pages

La première, Marie, l'épouse d'un épileptique.

La deuxième, Anne-Thérèse Bechet, une carmélite chargée de veiller à l'éducation de la fille du comte de Rochefort et qui favorisa les amours de celle-ci.

La troisième, Catherine Hardenne qui, alors que Rochefort était assaillie par l'armée lorraine, parvint, aidée d'enfants à enlever deux canons aux soldats.

Jules Delhaise traite son sujet par touches rapides, en tableaux changeants, bien campés, qui rendent allègre son histoire. Les descriptions sont particulièrement vivantes, admirablement documentées, sans pédantisme.

— *Alors, Catherine, tu ne viens pas trinquer avec nous ?*

— *Merci, j'ai du travail.*

*Évidemment, Catherine connaissait les trois gaillards attables sous la tonnelle du « bouchon » de Dewoin. Elle les ne les connaissait que trop ! Trois trompe-la-soif plus attentifs à leur triste réputation d'ivrognes que soucieux de leurs charges de famille !*

— *Cours pas comme ça, voyons ! Tu as le feu aux fesses*

— *Écoute, lourdaud, si j'ai un jour le feu aux fesses, comme tu dis, ton tisonnier n'y sera pour rien. C'est sûr !*

*Remacle, le forgeron, était celui qu'elle méprisait le plus. Ce répugnant rouquin, toujours aussi mal rasé que malintentionné se prenait pour un séducteur !*

— *Aurais-tu peur de Célestin ?*

*Il fallait bien que Victor, le savetier, s'en mêle également, pardi ! Petit, railleur, un peu vantard il était de ces bonimenteurs de village qui croient avoir tout inventé.*

— *Mon petit gars, tu sauras que je n'ai peur d'aucun homme. Je n'ai pas à craindre Célestin, qui est un brave garçon... Mais toi qui te fais malin pour l'instant, tu serais peut-être plus discret si Célestin était ici... Pas vrai ?*

— *Ça va, Catherine, ne t'énerve pas... on voulait juste rigoler un peu, sans malice, quoi...*

*Sans malice, ça ne m'étonne pas de toi, Jacques (lui était le bourrelier, un vrai minable). Comment pourrait-il en être autrement ? Ta malice n'a jamais été lourde à porter, n'est-ce pas ?*

*Catherine avait brusquement planté la ses interlocuteurs et s'était éloignée à grands pas, tirant nerveusement son chariot.*

*Comme chaque jeudi, depuis son mariage, elle avait été présenter au marché de Rochefort quelques légumes de son jardin, quelques œufs de son poulailler, une petite récolte de champignons...*

**(Des larmes pour la gloire, pp. 95-96.)**

*Un flambeau se mit à rougir, au fond, derrière une indescriptible collection de roches gigantesques...*

*Les rires continuaient... l'une après l'autre, les filles apparaissaient, furtives... La scène devenait de plus en plus fantomatique... comme le prélude d'un invraisemblable sabbat...*

*«Avançons...»*

*L'itinéraire était assez tortueux on n'y voyait pas grand-chose, mais la récompense semblait si proche... et puis, les modestes lueurs du falot étaient malgré tout, d'un estimable secours.*

*Que ne ferait-on pas?*

*Ils avançaient donc, malhabiles, sur ces étocs, à la fois enthousiastes et prudents, amusés et intrigués.*

*Le gouffre les avait complètement absorbés et, sans les maigres lueurs du fanal, rien n'eût été perceptible.*

*Soudain, ce fut le drame!*

*Un éclat de rire démentiel se répercuta sur toutes les arêtes de la voûte de pierre, s'enfla, déferla en épouvantables cascades, paralysant les pitoyables poursuivants. Brusquement, la lumière disparut et les candidats-séducteurs se retrouvèrent perdus en ce mystérieux souterrain dont ils devinaient à peine la sortie.*

**(Des larmes pour la gloire, p. 114)**

*— Ainsi, tu prétends avoir dérobé deux canons aux Lorrains?*

*— Je n'ai pas à prétendre. Les canons sont-ils là, oui ou non?*

*— C'est une histoire invraisemblable. Trouves-tu normal que des femmes et des enfants puissent priver une armée en campagne de deux de ses pièces d'artillerie?*

— *Est-il normal qu'ayant réussi cette opération impossible, je sois questionnée de la sorte?*

— *Et si c'était un piège?*

— *Si c'est ce que vous craignez, faites reconduire les canons là d'où ils viennent...*

— *Sois raisonnable. Tu sais très bien qu'il n'en est pas question. Dis-moi seulement comment vous avez procédé.*

— *Pourquoi?*

— *Je suis responsable de la défense de cette ville. Il est important que je sache.*

— *Vous craignez toujours le piège?*

— *Je crains plusieurs choses et tu ne m'empêcheras pas de penser que tout ceci n'a été possible que grâce à une opération douteuse : trahison ou sorcellerie.*

— *Alors, je vous laisse l'embarras du choix.*

**(Des larmes pour la gloire, pp. 116-117)**

### **Thérèse.**

Évocation historique. Un demi-siècle de l'irrésistible ascension d'une cité du rail.

Comme le dit l'auteur, il ne nous donne pas à vivre l'épopée de l'Ouest américain, mais ce cheminement d'une cinquantaine d'années avec des personnages bien de chez nous, dans un cadre bien de chez nous est sans conteste parcouru des rires et des larmes, des espoirs et des renoncements, des élans généreux et des retenues égoïstes qui font les destinées humaines.

Le récit fourmille de détails et d'anecdotes historiques sur le développement d'une localité vouée au rail. Sans pour autant soupçonner l'auteur de passéisme, ne peut-on croire déceler une pointe de nostalgie à l'évocation de certaines scènes ou de certains événements ?

Mais au-delà de ces images précises et pétillantes, c'est toute l'évolution de la condition ouvrière dont Jules Delhaise nous brosse le tableau.

*Les deux gamines étaient parvenues au sommet de la côte et s'engageaient sur la placette contiguë à la gare.*

*Au fur et à mesure qu'on s'approchait des installations ferroviaires, l'animation allait grandissant. Cabriolets, berlines ou simples carrioles faisaient grincer leurs roues sur le mauvais chemin, amenant voyageurs et bagages au départ ou se préparant à accueillir les arrivants.*

*Treize ans avaient passé depuis que la voie ferrée reliant Bruxelles à Luxembourg avait trouvé, à Jemelle, un point d'eau idéalement situé entre le plateau condruzien et la rude montée vers l'Ardenne.*

*Treize années au cours desquelles les installations jemelloises n'avaient cessé de croître, sinon d'embellir.*

*Arrêt obligatoire pour les chaudières assoiffées, la gare, complétée, à présent, par un dépôt de locomotives, voyait défilier les convois les plus divers : des trains de marchandises, grinçants, poussifs et hétéroclites aux express multicolores et prétentieux en passant par les modestes voitures qui assuraient le service vers Namur, vers Arlon et, depuis peu, vers Liège, par la ligne de l'Ourthe.*

*Source de travail pour une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse, Jemelle était aussi le point de passage obligé de toute une région.*

*Une importante clientèle transitait chaque jour par ce petit coin de Famenne et, chose curieuse, ceux-là même qui, à Rochefort, à Saint-Hubert ou à Marche avaient remué ciel et terre pour éloigner le cheval d'acier de leurs propriétés, ceux-là n'hésitaient plus à se pavaner en gare, promenant dans les salles d'attente et sur les quais, les toilettes les plus ostentatoires.*

**(Thérèse, p. 10)**

*— Ce qu'il faut, expliquait-il à la jeune femme, c'est se battre pour renverser les injustices actuelles. Dans le pays, les ouvriers sont, de loin, les plus nombreux mais ils n'ont rien à dire. C'est scandaleux!*



— *Peut-être, mais le petit restera toujours le petit. Tu ne crois pas?*

— *Je crois que si on veut s'unir, on peut faire changer bien des choses.*

— *Faut pas rêver!*

— *Ce n' est pas un rêve, Thérèse. Tu verras, le suffrage universel donnera aux ouvriers l'occasion de faire valoir leurs droits.*

— *Le suffrage universel! Qu'est-ce qu'ils en feraient, les pauvres, ils ne savent pas lire.*

— *Justement! Quand on aura réellement interdit le travail des enfants, il faudra bien les envoyer à l'école pour leur apprendre à lire, à écrire et à calculer.*

— *Empêcher les enfants de travailler, c'est vite dit. Comment les parents arriveront-ils à nouer les deux bouts? Les gens vivent dans une misère affreuse. Ce ne sont pas vos rêves qui vont les nourrir!*

— *Tout cela changera un jour, Thérèse. Il faut y croire.*

— *Réfléchis, Adelin, ne te lance pas trop vite. Sois prudent. Tu as un bon emploi. Tâche de le conserver.*

*C'était cela, la grande crainte de Thérèse. Dans le fond, elle comprenait la révolte de son mari mais elle hésitait à partager ses espoirs.*

*Tout un vieil héritage de soumission s'imposait chez elle avec acharnement.*

*Pour son fils, pour les autres enfants qu'elle espérait, elle eût volontiers revendiqué un avenir plus serein, plus stable, plus rassurant. Dans l'immédiat, cependant, la maternité développait, chez elle, un impérieux besoin de tranquillité et de certitude.*

*Éternel paradoxe féminin!*

(*Thérèse*, p. 62)

*Léopold II lui-même semblait avoir pris conscience de l'importance du problème lorsqu'il accorda une audience aux délégués des ouvriers.*

*Erreur, manœuvre ou astuce? Le roi se borna à déclarer à ses visiteurs : «Je suis très sympathique aux ouvriers mais je ne suis pas un dictateur et je laisserai la Nation se prononcer....»*

(...)

*L'événement valut une nouvelle leçon à Thérèse.*

— *Tu vois, s'était-elle hasardée à lancer à Adelin, le Roi a raison. Il laisse agir le Parlement. C'est normal.*

— *Lis bien le message, Thérèse. Le Roi recommande aux ouvriers de rester calmes. En clair, il les rend responsables des malheurs que leur obstination pourrait causer au pays.*

(*Thérèse*, p. 75)

### ***Le foie de Prométhée.***

Essai philosophique. Du bon usage de la liberté et de la poursuite de ses rêves.

Retour à une forme d'histoire avec ce foie de Prométhée, puisque la source qui apparaît comme première est la mythologie. Le lecteur ne s'y trompera pas, cependant. C'est bien d'une forme d'essai philosophique qu'il s'agit. L'auteur ne tente pas de nous y donner des leçons, mais il observe l'Homme d'aujourd'hui à travers les lunettes antiques. La vue est juste, profonde et donne à réfléchir. On a l'impression que Jules Delhaise vient de franchir un nouveau pas. Et surtout, qu'il nous aide à regarder notre monde autrement. Pessimiste ? Voire. Le réalisme dont l'auteur fait preuve n'est pas une condamnation du genre humain, mais un encouragement à tout un chacun pour qu'il œuvre à un monde meilleur pour demain.

Jean-Luc GEOFFROY

*Pavillon de chasse désaffecté, ancien ermitage, refuge de brigands? La minable cabane cachée à flanc de montagne, presque à la limite supérieure de la zone boisée, peut convenir à bien des usages, licites ou non. On la verrait cependant mal dans le rôle d'un site touristique de classe... surtout si l'on se trouvait face à face avec la femme qui s'active dans le minable local. Salopette plus que douteuse, espadrilles effilochées et, comme pour achever de ruiner l'intérêt du spectateur, une chevelure poivre et sel... ou plutôt une crinière qui hésite entre la cendre, le poivre et le sel...*

— *Hestia! Que fais-tu là? Te voilà encore à travailler?*

— *Que puis-je faire d'autre? Qui le ferait à ma place? Pourtant, parmi tes sœurs, je suis la seule que tu n'aies pas épousée.*

— *Tu n'as jamais voulu d'époux.*

— *J'ai prouvé que je pouvais m'en passer et je ne regrette rien... mais toi, Zeus, tu me sembles nerveux. Pourquoi as-tu convoqué le conseil d'administration? Dois-tu prendre d'importantes décisions?*

— *Notre entreprise est en mauvaise posture. Notre part de marché a fondu comme neige au soleil. C'est la déconfiture. As-tu des nouvelles des autres?*

— *Rien de spécial, sinon que Poséidon est malade.*

*C'est ce qu'on dit depuis longtemps. Pourtant, il ne cesse d'agrandir son domaine... Oh! mais voilà Hermès! Ma parole, tu ne risques pas de passer inaperçu!*

*C'est vrai que le nouvel arrivant ne semble pas souhaiter l'incognito. Pantalon gris, veste rose, chemise à larges rayures bleues, cravate en soie ornée de vastes motifs floraux, le personnage n'arrive visiblement pas à fixer son choix entre Barnum et Brummell!*

**(Le foie de Prométhée, pp. 167-168)**

— *Ne crains rien je ne te veux pas de mal, au contraire! Ne fais surtout pas de bruit!*

*Mélanie n'avait rien entendu, rien remarqué et voilà que, d'un coup, la femme est là, debout au milieu de la chambre. Une femme apparemment oui mais la somptueuse robe blanche, la régularité des traits et le majestueux maintien donnent à l'étrangère un aspect exceptionnel nullement comparable à tout ce que connaît Mélanie en fait d'élégance féminine.*

— *Ne te cache pas sous le drap, Mélanie. Je te le répète : je ne te veux que du bien. Comprends-moi bien : je ne peux plus supporter que tu sois perturbée par l'étrange aventure que tu as vécue. Je ne veux pas que tu sois une victime alors que, sans qu'on te l'ait demandé, tu as voulu aider un inconnu blessé.*

*La voix, jusque-là froide et presque sévère, semble enfin obéir à une volonté de douceur. Par contre, un mystérieux rayon lumineux tombe sur la visiteuse dont, bizarrement, les mains sont chargées d'un glaive et d'une balance, et ceci augmente encore le trouble de l'enfant.*

— *Qui êtes-vous?*

— *La loi est très stricte, Mélanie. Ils te l'ont certainement dit là-haut, il est des secrets que nul ne peut révéler. Contente-toi de savoir que je suis la mère du blessé auquel tu as décidé de porter quelques fruits. Je suis venue pour te remercier et pour essayer de te reconforter. Tu es trop émotive, Mélanie, et la sensiblerie n'est pas utile. Il faut savoir se dominer.*

— *Je ne suis qu'une petite fille. Vous êtes une grande dame. Vous disposez certainement de pouvoirs très étendus.*

— *Je ne suis pas au sommet... mais le pouvoir ne peut se passer de moi. C'est pourquoi, à l'occasion, je prends des initiatives.*

— *N'avez-vous pu rien faire pour délivrer votre fils?*

— *Mon fils a été condamné par un roi très puissant... que je ne crains pas. Mon fils ne le craint pas davantage.*

— *Pourtant il ne m'a pas semblé très rassuré sur son sort.*

— *Il a tort... et toi aussi. Tout cela est parfaitement réglé : mon fils ne mourra pas.*

— *Comment pouvez-vous l'affirmer?*

— *Parce que je le sais. Déjà, la longue épreuve qu'il a subie n'a pas pu le détruire. À présent, grâce au secret que je lui ai communiqué, il est totalement à l'abri... Mais tu es décidément bien curieuse, ma fille!*

*(Le foie de Prométhée, pp. 90-91)*

### ***Chansons prolétariennes.***

Qu'il chante l'âme de sa région, de ses paysages, de ses habitants, toujours pointent en termes de conclusion ou de morale les grandes idées politiques (au sens qu'a ce mot avant qu'il ne soit dénaturé par les politiciens) de Jules Delhaise.

Rien du hasard ou de la fatuité donc dans ce titre de «Chansons prolétariennes».

Mais, au-delà des saines colères, des violences salvatrices, des critiques acides, qu'est ce qui fait qu'il s'en dégage un certain pessimisme

***Pas toujours à louer.***

***Jamais à vendre.***

*Je redoute ce jour ou je n 'écrirai plus,  
L'heure ou me trahira un poignet tout perclus.  
Cramponné malgré tout a une vie stupide,  
Les yeux restés ouverts mais regardant le vide,  
je ne serai plus rien.*

*(...)*

### **Le vieux moulin**

*Poussé par une onde soumise,  
Le vieux moulin de pierre grise,  
Animé en toute saison  
Fredonnait sa douce chanson.*

*Auprès d'un canal qui s'enlise,  
Le vieux moulin de pierre grise,  
De Faust, pauvre contrefaçon  
A brûlé son âme au néon.*

### **Reproches**

*Quand ce sera le moment de payer la facture,  
Lorsque sera venue la journée des aveux,  
Tu devras étaler toute ta forfaiture.  
Tes crimes, tes pêchés, ô, Blanc, seront nombreux.*

### **Gloire à la chanson**

*Il est heureux, celui qui sait choisir ses mots,  
Celui qui les maîtrise et qui les rend dociles,  
Celui qui les projette en cascades fragiles  
Ou les range avec soin comme des bibelots.*

*Quand, d'un cerveau fécond, naît une ritournelle  
Et que cet air nouveau s'en va par le chemin,  
Tout paraît se moquer de l'aveugle Destin  
Et le monde retrouve une fraîcheur nouvelle.*

*Lorsque la mélodie embellit le discours,  
Quand la phrase et la gamme unissent leur parcours,  
Quand elles obéissent à la même raison,  
Alors, pour notre joie, il naît une chanson.*

### ***Saquants fleurs di nosse pachi.***

Pareil à l'anatomiste qui cherche à découvrir le fonctionnement de tel ou tel organe, Jules Delhaise dissèque les mots et les expressions du wallon de Rochefort. Il faut l'entendre commenter ses découvertes lorsqu'il nous emmène en promenade au pays des apocopes, homonymes, étymologies et autres ....

### ***Li mouche à stok di l'finiesse***

*On d'joû, sins onte motif qui l' ci d'esse bin lunè,  
Dj'ai sauvè one grosse mouche, à stok conte li finiesse.  
Sayant do moussè foû, elle s'y maqueuve li tiesse  
E n'saveuv rin fê d'ont'e qui suquè è zûnè.*

— « To kwîre li libertè ? » dis-dj' « Vins, dji m'to l'va d'nè. »  
*Apissant tot douc'mint dins mes dès li p'tite biesse,  
Djo l'amine divant l'uche. Por leye, pinsez, quène fiesse !  
Elle ritroveuv' l'espoir qui v'neuve do l'aband'nè.*

*Elle n'aurè, c'est bin sûr, jamais fwart fin compris  
L'èwarrantante invention qu'o l'a, on d'joû, surpris.  
Mi pitiè pout son-nè inutile ou risibe.*

*Mais dj'ai tusé qu'les hommes fyint tos les djoûs pareye.  
Leus idées les rat'nè. Sins creure qui c'soye possible,  
I buquè comme li mouche, sins vée pus clér qui leye.*

*La mouche contre la fenêtre.*

*Un jour, sans autre motif que celui d'être de bonne humeur,  
J'ai sauvé une grosse mouche qui se cognait contre la fenêtre.  
Essayant de sortir, elle s'y frappait la tête  
Et ne savait rien faire d'autre que souquer et bourdonner.*

*« Tu cherches la liberté ? » dis-je « Viens, je vais te la donner. »  
Attrapant tout doucement dans mes doigts la petite bête,  
Je l'amène devant la porte. Pour elle, pensez, quelle fête !  
Elle retrouvait l'espoir qui venait de l'abandonner.*

*Elle n'aura, c'est sûr, jamais fort bien compris  
L'étonnante invention qui l'a, un jour, surprise.  
Ma pitié peut sembler inutile ou risible.*

*Mais j'ai pensé que les hommes font tous les jours de même.  
Leurs idées les retiennent. Sans croire que ce soit possible,  
Ils buttent comme la mouche, sans voir plus clair qu'elle.*

### **La souris lustrée**

À ceux qui auraient cru identifier austérité ou froideur dans l'œuvre de Jules Delhaise, ces quelques 75 quatrains sans prétention auront tôt fait de titiller les zygomatiques. Au travers d'une galerie –parfois savante – de portraits étonnants, l'auteur nous partage sa jubilation de jouer avec les mots. Épigrammes, calembours, contrepèteries, ne mégotons pas notre plaisir.

### **ABÉLARD**

*Héloïse est inquiète. Fulbert est furibard.  
« Nous devons nous marier. Dis-le lui, Abélard.  
Ne tardons pas chérie. Il faut téléphoner. »  
« J'ai essayé, mon chou. Hélas ! on m'a coupé. »*



*DÉDICACE*

*Depuis longtemps, mon Ophélie,  
Notre grand amour se fêlait  
Aussi, pendant que tu roupilles  
Moi, je t'écris ces cent sonnets.*

*FÉLIX FAURE*

*Il avait les yeux vifs, le visage vermeil.  
Il adorait le faste. On l'appelait « Soleil »  
Mais il ne garda pas cette appellation :  
Il devint, en mourant, le ... feu de l'action.*

*RENNEQUIN SUALEM*

*Il emporta un jour filières et marteaux.  
De Jemeppe, il partit pour Versailles, d'un trait.  
Longtemps après, rageur encore, il décrétait :  
« Ô, ingrate patrie, tu n'auras pas mes eaux ! »*